



Lia Rodrigues, chorégraphe : « Ce sont les différences de chacun qui enrichissent les pièces »

L'artiste brésilienne ouvre la Biennale de la danse de Lyon avec sa nouvelle création, « Borda », charnelle et portée par les traditions populaires.

Propos recueillis par Rosita Boisseau



Lia Rodrigues, en 2021. SAMMI LANDWEER

En ouverture, samedi 6 septembre, de la 21^e édition de la Biennale de la danse de Lyon, dirigée par Tiago Guedes, la chorégraphe brésilienne Lia Rodrigues fête les 35 ans de sa compagnie installée à Rio de Janeiro (Brésil) avec sa nouvelle pièce, *Borda*, pour neuf interprètes. Portée par les traditions populaires brésiennes, ancrée dans un contexte social chaotique, cette artiste subtilement militante déploie son geste dansé et théâtral charnel dans des fictions spectaculaires où la beauté du groupe se conjugue avec sa vigueur collective.

Quelle place la Biennale de la danse de Lyon tient-elle dans votre parcours ?

La Biennale compte beaucoup pour moi. J'y ai été programmée pour la première fois en 1996, grâce à Guy Darmet, directeur de la Maison de la danse de Lyon à l'époque, et de la Biennale, qu'il a créée. Je l'ai rencontré en 1994 au Brésil, où il préparait l'édition « Aquarela do Brasil », qui allait célébrer mon pays en 1996. Il a alors vu ma deuxième pièce, *Ma*, à Salvador de Bahia. Dans la foulée, je l'ai invité au festival Panorama, que je dirigeais à Rio de Janeiro. Et il a assisté à tous les spectacles dans un théâtre tout petit et inconfortable. Je me souviens qu'il y a même eu un incendie, qu'un mur est tombé... et il restait là, tranquille. Je lui dois beaucoup. Son soutien pour les artistes brésiliens est incroyable. Il a aussi imaginé, en 1996, le défilé, en s'inspirant du carnaval de Rio.

« Borda » s'inscrit-il dans la continuité de vos précédents spectacles, « Furia » (2018) et « Encantado » (2021) ?

Avec *Borda*, je voulais clôturer la trilogie sur les mythologies brésiennes entamée avec *Furia* et poursuivie avec *Encantado*. J'ai ainsi demandé aux danseurs ce qui se passerait, selon eux, si ces deux planètes – *Furia* et *Encantado* – se télescopaient. Quel autre monde apparaîtrait ? On a ensuite travaillé pendant des mois sur des solos pour créer les personnages qui sont nés de ce combat de planètes et qui sont les habitants de *Borda*. Chacun a imaginé une créature et une danse spécifiques pour cette pièce qui se révèle paradoxalement être une œuvre de groupe très forte.

Que représente le collectif, cœur battant de tous vos spectacles, dans la fabrication même de vos pièces ?

Je ne suis pas capable de travailler seule, sauf avant les périodes de répétition où je fais des recherches sur les sujets que je vais aborder. Ensuite, je trouve plus intéressant de développer mes idées avec les autres. Ce sont la rencontre avec le groupe et les différences de chacun qui enrichissent les pièces. Au fil du temps, j'ai mis au point une politique très fine de relations dans la compagnie. Si je prends bien sûr les décisions finales seule, tous les sujets sont discutés avec les danseurs.

« Borda » marque les 35 ans de votre compagnie. Est-ce une pièce anniversaire ?

Les 35 ans sont présents dans *Borda* grâce à la réutilisation des costumes avec lesquels nous avons dansé depuis mes débuts. J'ai tout conservé dans des valises que l'on a vidées avec les interprètes. On va donc retrouver, dans *Borda*, les vêtements de *Ma*, les couches en coton de mes enfants, les bâches plastiques de *Pindorama*... Mais, également, les costumes blancs de *May B*, créé en 1981 par Maguy Marin, et dans lequel j'ai dansé, et que Maguy a confié à ma compagnie en 2018. A partir de là, on a habillé les personnages imaginés par les interprètes... Au début, ils composent ainsi une seule figure, une caravane entièrement blanche où chacun dépend de l'autre et doit s'entraider.

Vos spectacles sont très colorés, que vous utilisiez des matériaux comme le ketchup dans « Incarnat » (2005) ou des couvertures multicolores dans « Encantado ». Que signifie le blanc dans « Borda » ?

Je ne sais pas trop encore. Peut-être s'agit-il d'un endroit de sécheresse, de désert, de glace ? Il est relié, en tout cas, au silence, qui n'est pas non plus souvent convoqué chez moi mais s'est imposé ici. Il ouvre un récit de voyage, inspiré par le livre de Nastassja Martin *A l'est des rêves. Réponses even aux crises systémiques [La Découverte, 2022]*, qui se situe en Sibérie. Par ailleurs, le sens de *Borda* est multiple : c'est à la fois le bord, la marge, ce qui sépare et aussi ce qui relie, un territoire hybride, une zone de transition où différentes formes de vie et de pensée se rencontrent.

La littérature est l'une de vos influences majeures. Quels ouvrages soutiennent « Borda » ?

Pour créer chacun des personnages conçus par les danseurs, nous avons plongé dans de nombreux ouvrages où les écrivains détaillent leur façon d'élaborer leur narration. Nous avons lu *Imaginer lire écrire. Essais et conférences 1988-2003*, d'Ursula K. Le Guin [Ed. de l'éclat, 2024]. *L'écriture comme un couteau*, d'Annie Ernaux [Gallimard, 2003], ou encore *Escrita em movimento. Sete princípios do fazer literário*, de Noemi Jaffe [« écriture en mouvement, sept principes de la création littéraire », *Companhia das Letras*, 2023, non traduit]... J'ai également été impressionnée par la lecture d'*Umbigo do mundo*, de l'anthropologue brésilienne Francy Fontes Baniwa [« nombril du monde », *Dantes*, 2023, non traduit], qui raconte la création de l'Univers à travers la cosmogonie amérindienne baniwa.

Vous avez créé « Borda » dans le studio situé dans la favela de Maré, où vous travaillez depuis 2004. Dans quelles conditions répétez-vous ?

A chaque fois que je fais une création, j'apporte des améliorations à cet endroit très simple et brut qu'est le centre d'art de Maré. J'ai ainsi ajouté un mur et une porte avec une clé ! Nous y avons répété pendant dix mois et notamment pendant tout l'été 2024 par 40 °C ! Je suis très lente et je prends mon temps pour créer. Parallèlement, je dirige l'école de danse de Maré que j'ai fondée avec Silvia Soter, en 2011, et qui accueille 300 danseurs de 8 à 80 ans. Cela fait partie de ma démarche, de ce que je crois devoir partager. Donner les moyens à des jeunes de la favela de peut-être devenir artistes est une évidence. Deux des interprètes de la troupe ont étudié dans cette école. Les autres, que j'ai recrutés sur auditions, vivent à Rio.

Ne collaborez-vous qu'avec des Brésiliens ?

Oui. Je reçois environ 300 dossiers lorsque je cherche de nouveaux interprètes et, bien sûr, ils viennent de tous les pays. Mais il y a un tel manque de travail dans mon pays que j'estime que c'est ma responsabilité de donner des contrats aux danseurs de chez moi. *Encantado* et *Borda* vont être diffusés parallèlement et sont joués par le même groupe. Les tournées permettent non seulement de soutenir financièrement la compagnie – je ne suis pas subventionnée au Brésil –, mais de faire vivre des familles entières.

Est-ce que ce sont les tournées qui maintiennent en vie votre compagnie ?

Oui. Jouer une pièce est la chose la plus belle qui soit. Au fil du temps, les danseurs dévorent la danse et deviennent la danse elle-même. Chaque spectacle est conçu de façon très précise pour qu'il puisse voyager. *Encantado* tient dans six valises et *Borda*, dans sept. Les tournées nous permettent de vivre de nos créations, car, au Brésil, il n'y a pas de réseau de diffusion. Nous, les artistes du Sud, sommes obligés de prendre l'avion pour survivre. Ne pas avoir besoin de voyager ou pouvoir choisir le train est un luxe que nous n'avons pas. Il faut aussi rappeler que la majorité des investissements dans la culture sont en Europe, là où les gens croient en notre travail.